

De la musique avant toute chose *Inside Llewyn Davis* d'Ethan et Joel Coen

Gilles Marsolais

Number 164, October–November 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70449ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marsolais, G. (2013). De la musique avant toute chose / *Inside Llewyn Davis* d'Ethan et Joel Coen. *24 images*, (164), 17–17.

De la musique avant toute chose

par Gilles Marsolais

Ce film plutôt sage n'est pas dans la lignée de *Barton Fink* (1991) ou de *Fargo* (1996), mais il suscite un réel plaisir sur le plan esthétique. Le spectateur aurait tort du bouder ce film, qui a d'ailleurs remporté le Grand Prix à Cannes.

Pourtant, son sujet, la galère d'un jeune chanteur de folk qui tente en vain de percer à Greenwich Village en 1961, n'est pas « vendeur ». Rappelons que Llewyn Davis finira bien par obtenir une audition pour le géant de la musique du temps, Bud Grossman, mais pour être éconduit d'une façon particulièrement humiliante l'obligeant à revenir à la case départ, aux petits boulots dans le Village et à dépendre de l'aide de quelques amis. À ce moment, s'invitant dans les mêmes clubs enfumés, d'autres candidats plus opportunistes (comme Bob Dylan dont la silhouette se profile dans l'une des dernières séquences) s'appêtent à occuper tout l'espace de la scène musicale new-yorkaise... Ce prétexte scénaristique, vaguement inspiré des mémoires de Bob Dylan (qui a su miser sur ce courant folk éphémère pour se faire connaître) et de l'autobiographie de Dave Van Ronk, est plutôt mince et répétitif. Mais, là réside l'un des tours de force de ce film qui fascine et captive, littéralement, alors que son récit est centré sur un perdant, un marginal qui échoue dans tous ses rapports personnels et professionnels.

Avec le chef opérateur Bruno Delbonnel, et à la mesure du travail de reconstitution des lieux, les frères Coen, qui ont choisi de rester fidèles au tournage sur pellicule (ils n'ont d'ailleurs jamais travaillé en numérique), ont créé une atmosphère digne de cette époque, quasi documentaire, observée par le petit bout de la lorgnette. Mais, plus mythique que platement réaliste, l'image de New York qu'ils nous offrent, nuageuse, froide et triste, n'en est pas moins d'une authenticité troublante. Aussi, décentré sur le plan narratif, le film, concentré sur quelques jours de 1961, donne l'impression de flotter entre deux eaux au gré d'une mémoire accommodante, et il se laisse porter par la musique, qui bénéficie de la collaboration de T Bone Burnett (*O'Brother*), offrant tout l'espace aux morceaux qu'il reproduit dans leur intégralité. Cette singularité, rarissime au cinéma, vaut d'être soulignée.

Autre motif déconcertant : les frères Coen sont impitoyables envers leurs personnages (faut-il s'en étonner?), mais du coup ils portent un jugement sévère sur cette période vaguement beatnik qu'ils caricaturent jusqu'à la réduire à moins que rien. Ainsi, ce faux road-movie n'illustre l'idée de la route, chère à Kerouac, que par l'aller-retour humiliant à Chicago qu'effectue Llewyn Davis en compagnie du jazzman Roland Turner (John Goodman). Preuve s'il en est d'une



époque révolue. Pire encore, perdu dans les vapeurs de l'alcool et de la drogue, celui-ci, profondément antipathique, l'abreuve de son mépris pour... la musique folk! Mais, pour goûter son plaisir, le spectateur n'a pas vraiment besoin de connaître les dessous de cette période et de sa musique. Quitte à identifier quelques personnages au passage (dont l'incontournable Al Cody), il n'a qu'à se laisser

[...] le film, concentré sur quelques jours de 1961, donne l'impression de flotter entre deux eaux au gré d'une mémoire accommodante, et il se laisse porter par la musique offrant tout l'espace aux morceaux qu'il reproduit dans leur intégralité.

porter au gré de cette dérive abracadabrante, au cours de laquelle les incartades d'un chat encombrant ont autant d'importance aux yeux de Davis que l'avortement envisagé de sa petite amie. Dans la lignée de *A Serious Man* (2009) ou de *O'Brother* (pour un parcours comparable semé d'embûches et de situations absurdes, ainsi que pour l'importance accordée à la musique), les Coen ont réussi à rendre captivant un film sur un échec intégral, observé d'un point de vue ironique. Il se referme symboliquement sur lui-même avec un début et une fin identiques,

proposant la reprise de la séquence au cours de laquelle Llewyn Davis, anti-héros par excellence, se fait tabasser par un rival. Par cette pirouette, qui permet de raconter au temps présent une histoire qui débute par sa conclusion, les frères Coen enfonce le clou.

Inside Llewyn Davis, axé sur un personnage complètement fictif personnifié à l'écran d'une façon convaincante par Oscar Isaac (qui est aussi chanteur), procure un plaisir indiscutable, quoique fugace, sur les plans visuel et sonore. Mais qui sait, peut-être que l'album (enregistré à part, en studio) qui accompagne le film s'inscrira dans les annales de la musique?